

# Femmes. Féminismes. Anthropologies.

## Présentation du numéro

Kim Turcot DiFruscia  
Université de Montréal

*Il y a toujours chez les bien-pensants comme une amnésie des luttes au nom de ce qui a été « acquis », et c'est ce qui rend ces acquis, séparés de la mémoire active de leur création, vulnérables à une capture qui transforme leur signification.*

Isabelle Stengers, Le Monde, 19 février 2010.

En interrogeant l'état des relations entretenues par l'anthropologie avec le féminisme, dans un numéro très largement intitulé *Femmes*, nous avons fait le pari de poser avec simplicité une question générale et ouverte. Pari risqué, étant donnée l'hétérogénéité des champs distincts que sont l'anthropologie des femmes, l'anthropologie féministe, la recherche sociale sur le genre et les féminismes théoriques et militants, mais question pertinente, pensons-nous, puisque l'envergure du thème a permis que soient posées côte à côte des réflexions qui, ensemble, reflètent à la fois la complexité, la fécondité et l'actualité d'une pensée de l'humain qui soit aussi pensée du féminin.

Si les perspectives féministes des cent dernières années ont fourni à l'anthropologie nombre de ses approches et concepts contemporains, cette contribution demeure encore trop souvent occultée. Nous avons donc été à la fois heureux et étonnés de constater l'ampleur de la réponse suscitée par notre invitation à penser les intersections de l'anthropologie et du féminisme dans le cadre du présent numéro. Malgré la qualité des nombreuses réflexions qui ont été partagées avec nous, nous avons choisi de faire place à celles qui acceptaient de prendre de front la difficulté de l'hétérogénéité féministe et de poser fondamentalement des questions relevant des trois avenues suivantes :

1) L'épreuve initiale à laquelle fait face l'anthropologue contemporain des femmes et/ou l'anthropologue féministe est celle des définitions. Dans ce que les représentations contemporaines identifient comme le féminisme occidental « classique » – associé aux luttes juridico-légales de la « première vague » du

mouvement, puis aux combats sociaux de la « seconde vague » – les questions « qu'est-ce qu'une femme? » et « qui est ce sujet-femme à libérer? » occupent encore peu d'espace analytique (Rubin 1984; Zizek 1999). Assez catégoriquement, le féminin de l'émancipation féministe est conçu en relation d'opposition à un terme masculin dominant. Dans son acception plus libérale, souvent attachée au monde anglo-saxon, le féminisme combat la distribution sexuellement inégale des « ressources » limitées que sont les libertés, les droits et les accès à l'espace public et revendique pour les femmes le contrôle de leurs corps et de la sphère intime (MacKinnon 2005; Badinter 1987), alors que, dans sa configuration différentialiste, associée à l'Europe continentale et à la conversation psychanalytique, la quête féministe se centre sur la recherche d'une « voix » proprement féminine pour dire « depuis l'intérieur » l'expérience de la différence sexuelle (Jardine 1986; Kristeva 1985; Irigaray 1984; Cixous 1976). Mais clairement, la grille d'analyse féministe s'organise autour des oppositions *agency/oppression*, possibilité de choix/détermination telles que calquées sur le dualisme sexuel naturalisé et encore improblématisé (Héritier 1996; MacCormack et Strathern 1980; Rosaldo Zimbalist et Lamphere 1974). C'est à l'essentialisme de ce paradigme féministe classique que le féminisme contemporain dit « de troisième vague » adresse, notamment par la voix de l'anthropologie, une triple critique : D'une part, les féminismes postcoloniaux et les mouvements antiracistes procèdent à l'éclatement de l'univocalité du sujet « femme » en en dénonçant le caractère « blanc, occidental et bourgeois » et en incitant à la reconnaissance d'une diversité (et d'inégalités) ethnique, nationale et religieuse des subjectivités féminines et féministes (Spivak 1986; hooks 1981). D'autre part, l'analyse déconstructiviste du genre, la *queer theory* et la philosophie féministe des sciences mettent en question le matérialisme et le réductionnisme biologique des compréhensions dichotomiques de la sexualité (Butler 1990; Haraway 1991; Martin 2001). Enfin, la traduction féministe d'une interprétation poststructuraliste de l'identité et des rapports de pouvoir entraîne la prise en compte d'un ensemble de phénomènes inconcevables dans les grilles féministes antérieures, comme l'oppression des femmes par d'autres femmes, la violence perpétrée par les femmes ou le discours du « choix » et de « *l'empowerment* » autour de pratiques conçues comme aliénantes par le féminisme classique – de la pornographie au port de talons hauts (Gillis 2007). Maintenant, une fois reconnues les apories inhérentes à la constitution « du féminin » en identité politique, subsiste pour les anthropologies féministes/des femmes la difficulté de parvenir à poser « les femmes » en sujets politiques sans évacuer la tension entre modes de subjection spécifiques et modes de liberté.

2) Cette rencontre avec l'objet dorénavant impressionniste de la pensée et de l'action féministes doit, de surcroît, – et il s'agit de la seconde voie que nous avons souhaité emprunter dans le présent numéro – ne pas oblitérer la densité des expériences que font les personnes d'elles-mêmes à l'intérieur de relations et de contextes sociaux et politiques qui débordent le cadre des rapports de genres. Si les existences sont traversées par des rapports de pouvoir entre autres relatifs au genre, aux formes et effets alambiqués, ce sont aussi ces rapports qui confèrent aux existences leur épaisseur expérientielle. Les désirs, les affects, les intimités, les corporités – à lire tant pour « les femmes » que pour « les hommes » dans une grille politique – possèdent aussi une consistance subjective que l'anthropologue ne peut évacuer. Sans doute est-ce en prenant à bras le corps cette complexité des expériences que l'anthropologie peut, le mieux, accompagner l'analyse féministe dans le développement de nouvelles formes de pensée politique qui

dépasseraient non seulement la fixité du dualisme féminin/masculin, mais aussi le fantasme d'une dichotomie tranchée entre *agency* désaliénée et subjection politique (Povinelli 2006; Braidotti 1994; Abu-Lughod 1990).

3) Enfin, la troisième question que nous avons voulu poser au confluent des réflexions anthropologique et féministe est celle, extraordinairement difficile, de la forme à donner à une critique du féminisme – de ses logiques et de ses effets – qui, d'une part, ne soit pas fongible dans l'antiféminisme et, d'autre part, ne dilue pas entièrement la problématique politique du genre dans une critique d'inégalités « autres » considérées plus déterminantes, ou simplement plus facilement circonscrites (Gillis 2007; Moore 1994). Comment penser les dissensions actuelles au sein de la conversation féministe globale tout en affirmant la nécessité contemporaine du féminisme ? Comment reconnaître les formidables transformations sociales et culturelles dont les mouvements féministes ont été les instigateurs sans pour autant minimiser les revers que « la cause des femmes » a subis et subit toujours – en particulier lors d'associations avec « d'autres » mouvements sociaux, nationalistes ou politiques ? Comment aussi, par exemple, réfléchir sans la disqualifier au fait que la « libération des femmes » soit aujourd'hui mise en façade de stratégies militaires, idéologiques et politiques néocoloniales, xénophobes ou racistes (Shreiber 2008) ? Certainement, le travail féministe, théorique comme politique, n'a pas davantage de finalité immanente que d'objet essentiel, et c'est, en conséquence, sans doute en assumant son indécidabilité qu'il demeure le plus pertinent.

Nous le constatons, les interrogations qui surgissent à l'intersection des sciences sociales et des féminismes concernent l'engagement des chercheurs dans la traduction théorique et académique des mouvements sociaux. Par l'ouverture de départements universitaires d'études des femmes ainsi que par la mise en discipline d'une anthropologie féministe, l'engagement féministe occidental des décennies 1970 et 1980 se donnait comme mandat de développer des cadres d'analyse et un corpus théorique tout en naviguant les écueils de l'institutionnalisation (Vandelac 1994; MacCormack et Strathern 1980; Reiter Rapp 1975). Or, dès les premières tentatives de pourvoir le mouvement militant d'un outillage théorique légitimé par son académisation, les *feminist scholars*, forcées de se demander si la recherche sur l'émancipation des femmes était nécessairement émancipatrice, furent confrontées à d'indécidables paradoxes : Comment poser l'engagement féministe à la fois comme objet, cadre d'analyse et posture politique ? Comment réfléchir simultanément aux formes et significations de la notion de liberté en même temps qu'aux moyens d'y accéder ? Comment penser l'égalité, l'identité, la violence ou le pouvoir sans dissoudre la tâche critique dans un apriori moral ? Questions propres à la « recherche engagée », que les penseuses contemporaines des féminismes renouvellent, notamment dans le présent numéro, en posant que, si la contribution académique a été au cœur des transformations du féminisme des quarante dernières années, nous devons maintenant nous demander sous quelles formes elle sera le moteur de son avenir.

## Contributions au numéro

Le numéro s'ouvre sur un essai de Marie-Blanche Tahon, dans lequel elle invite et amorce un renouvellement de l'analyse politique de la situation sociale des femmes en Occident. Interrogeant en croisés la complexification interne des catégories sociologiques de sexes et la pérennité de leur

différenciation socioéconomique, Tahon réfléchit les chemins empruntés par deux enjeux cruciaux du féminisme « classique » occupant l'actualité de la scène publique, notamment au Québec : la maternité et la laïcité. Tahon montre d'une part sous quelles formes l'enjeu féministe du contrôle du corps et de la fécondité se déverse aujourd'hui dans de paradoxales interrogations posées, pour la condition sociale et politique des femmes, par les technologies procréatives; elle analyse d'autre part les débats québécois et français sur la laïcité en mettant en lumière leur cristallisation autour de la figure de « l'autre femme » et du symbole politique que constitue le voile islamique. L'essai de Marie-Blanche Tahon, s'il appelle une réflexion sérieuse quant aux directions à donner à la parole politique des femmes, rappelle aussi combien est instable cette conception – historiquement si récente – selon laquelle les femmes sont des sujets politiques.

Les tensions entre « politique » et « féminin » constituent l'ossature de la réflexion d'Erica Lagalisse. Dans son ethnographie de deux collectifs activistes montréalais, Lagalisse formule, à partir de son expérience de participation dans ces milieux, une critique minutieuse de l'aveuglement aux injustices relatives au genre dont font preuve des mouvements par ailleurs voués à la « démocratie radicale ». Elle expose, « depuis l'intérieur », comment sont reproduits, au sein de milieux de vies pourtant politisés et « alternatifs », les enjeux de la domination masculine et les inégalités de genre appartenant au cadre social plus large. Elle contribue à démontrer à quel point seule une analyse paresseuse pourrait demeurer ignorante des dimensions politiques « du privé ».

La démonstration d'Erica Lagalisse est particulièrement actuelle, à un moment où il est devenu crucial et urgent pour « la cause des femmes » de s'interroger sur sa proximité avec d'autres mouvements de luttes sociales. Considérant les revers et injustices qu'ont toujours subi les femmes en joignant les rangs de luttes « autres » – de l'anti-esclavagisme à « l'alter-montialisme anarchiste » que dépeint Lagalisse, en passant par divers mouvements sociaux, identitaires, nationalistes ou environnementalistes – comment tirer des leçons de ces échecs historiques pour les femmes, sans disqualifier *a priori* toute interaction de ces causes avec le féminisme?

C'est une interrogation qui traverse le texte de Karine Gagné, dans lequel elle met à jour les effets de l'impasse essentialiste de l'écoféminisme, tels que vécus dans le contexte Indien. À partir d'une critique postcoloniale et féministe, elle interroge la naturalisation par le discours écoféministe des disparités entre les hommes et les femmes. Elle montre comment la féminisation de la nature et de l'environnement dans certaines idéologies de développement réifie les femmes en les fixant à un idéal fantasmé de la tradition ignorant des déterminants économiques et sociaux contemporains. C'est, postule Gagné, cette stabilisation des inégalités culturelles de genres dans l'écoféminisme qui, malgré son hétérogénéité conceptuelle, explique en partie son institutionnalisation.

La négociation de la pluralité des « approches » féministes constitue le thème de la réflexion à laquelle invite Chantal Robillard dans son essai. Chercheuse s'intéressant à la traite sexuelle en Amériques et aux enjeux de santé qui y sont reliés, elle relate la mobilité qu'elle doit donner à son objet de recherche afin de naviguer entre les nombreux débats féministes dont il constitue l'enjeu. Interrogeant la place de l'anthropologie dans la conversation féministe, elle réfléchit à la possibilité d'un féminisme intersectionnel, capable de conjuguer des compréhensions simultanées des inégalités sociales,

nationales, culturelles, économiques et de genres.

Dans un registre différent, la mobilité des interprétations est aussi au cœur de l'analyse ethnohistorique du personnage mexicain *la Malinche* proposée par Mariane Gaudreau. Elle relate comment la jeune indigène, interprète de Cortès et figure centrale de la conquête du Mexique, a été historiquement idolâtrée puis honnie dans les représentations coloniales puis nationalistes mexicaines. S'appuyant sur une critique féministe contemporaine de la place des femmes dans les représentations identitaires, Gaudreau articule les mobilisations successives et contradictoires du personnage de *la Malinche* à leurs contextes politiques et idéologiques.

Par ailleurs, peut-être, en clin d'œil, pour demeurer dans un mode typiquement féminin, il nous a semblé intéressant dans le présent numéro de privilégier la forme de la conversation. Nous avons eu le privilège d'interroger des figures de proue de l'anthropologie et du féminisme, aux pensées hétérogènes, coruscantes et nécessaires :

Dans l'entretien accordé à Kim Turcot DiFruscia par Elizabeth A. Povinelli, celle-ci explique comment l'intimité constitue un nœud théorique à partir duquel apercevoir les logiques subjectivantes du libéralisme tardif. Elle disloque de façon éclatante les catégories conventionnelles de l'analyse des inégalités – un sujet libre et autonome extirpé d'un imaginaire de la détermination socioculturelle – en montrant le caractère inextricable de ces catégories normatives, leur généalogie et leurs effets sur la « distribution » de la liberté.

Ida Dominijanni, philosophe politique et théoricienne féministe, affirme, dans un échange animé avec Filippo Furi, la pertinence contemporaine d'une pensée féministe unie et investie, à la fois comme pratique politique et comme posture intellectuelle. À partir de l'histoire et de l'actualité de l'engagement féministe italien, Dominijanni explique comment est perpétuellement « remise au monde » la lutte des femmes dans le « passage d'objets du discours patriarcal à sujets de leur propre discours ». Elle démontre par dessus tout la vitalité du mouvement de prise de parole féminine, contre lequel, d'ailleurs, les injonctions au silence sont si souvent lancées par des voix réputées progressistes.

L'anthropologue du monde ancien et théoricienne politique Giulia Sissa, interviewée par Kim Turcot DiFruscia, pose de front la question de la différence sexuelle, notamment dans la rencontre amoureuse, à partir d'un croisement entre anthropologie et littératures des mondes grec et latin, analyse structurale et déconstruction. En traçant les sources historiques et symboliques, elle démontre la pertinence d'une pensée du genre capable d'intégrer la pensée d'un « masculin » et d'un « féminin » fluides et en mouvement.

C'est ensuite sur le terrain de la *realpolitik* féministe iranienne que nous emmène l'entretien croisé réalisé par Shiva Rouholamini. Noushin Ahmadi Khorasani, activiste féministe et sociologue iranienne y analyse la réaction du mouvement des femmes face aux élections présidentielles des vingt dernières années en Iran. Elle relate les options et les choix qui se sont historiquement présentés à ce mouvement face à l'action à entreprendre à chaque période politique, en mettant l'accent sur le rapport du mouvement des femmes au mouvement vert. Le texte contient également les points de vue de Parastou Dokouhaki, journaliste et bloggeuse iranienne, spécialisée en « questions

féminines ». Celle-ci explique les réformes légales faisant l'objet des principales luttes féministes iraniennes et expose les particularités du mouvement des femmes en Iran par rapport aux mouvements féministes mondiaux.

Enfin, Veena Das, interviewée par Kim Turcot DiFruscia, dans une extraordinaire leçon de reconnaissance et de confiance envers les êtres humains, explique l'importance de considérer la vie quotidienne, « l'ordinaire », d'une part comme l'espace de l'expérience – genrée – de la violence et, d'autre part, comme le lieu du potentiel « re-devenir » des sujets. À l'intersection de la constitution de la subjectivité sexuée et de la violence, en pensant simultanément la vulnérabilité, la finitude et la puissance de l'expérience humaine, la célèbre penseuse pose une anthropologie capable de tisser ensemble la force du sujet à celle du collectif.

\*\*\*

En choisissant de constituer le présent numéro sur le mode de l'interrogation plutôt que de la prise de position, nous avons non seulement souhaité que soient examinés les points de contact de l'anthropologie et du féminisme, nous avons aussi assumé la force et la vitalité des deux champs par leur capacité de tenir publiquement les conversations de leur pluralité. Bien sûr, nous n'avons pas abordé ces conversations avec neutralité, non plus que nous ne les avons épuisées. À peine avons-nous pu commencer à contempler en face la question du futur de l'anthropologie féministe. Simplement, si nous espérons avoir démontré que la pensée du féminin était nécessairement pensée politique, et qu'elle était toujours en devenir, nous espérons aussi avoir fait la preuve de la nécessité d'une réflexion sur le genre pour l'anthropologie à venir.

## Références

- Abu-Lughod, Lila  
1990 The Romance of Resistance : Tracing Transformations of Power through Bedouin women. *American Ethnologist* 17(1):41-55.
- Badinter, Elizabeth  
1987 L'un est l'autre. Paris : Odile Jacob.
- Behar, Ruth (ed.)  
1996 Women Writing Culture. Los Angeles et Berkeley : University of California Press.
- Braidotti, Rosi  
1994 Nomadic Subject : Embodiement and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory. New York : Columbia University Press.
- Butler, Judith  
1990 Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity. New York et Londres : Routledge.
- Cixous, Hélène  
1976 La. Paris : Gallimard.
- Gillis, Stacy [et al.]  
2007 Third Wave Feminism : A Critical Exploration. Londres : Palgrave Macmillan.
- Haraway, Donna  
1991 Simians, Cybord and Women : the Reinvention of Nature. New York : Routledge.
- Héritier, Françoise  
1996 Masculin/Féminin. La pensée de la différence. Paris : Odile Jacob.
- hooks, bell  
1981 Ain't I a Woman? Black Women and Feminism. Brooklyn : South End Press.
- Irigaray, Luce  
1984 Éthique de la différence sexuelle. Paris : Éditions de Minuit.
- Jardine, Alice A.  
1986 Gynesis. Configurations of Women and Modernity. New York : Cornell University Press.
- Kristeva, Julia  
1985 Histoires d'amour. Paris : Gallimard.
- MacCormack, Carol et Strathern, Marilyn  
1980 Nature, Culture and Gender. Cambridge : Cambridge University Press.

- MacKinnon, Catharine  
2005 *Women's Lives, Men's Laws*. Cambridge : Belknap Press of Harvard University.
- Martin, Emily  
2001 *The Woman in the Body : A Cultural Analysis of Reproduction*. Boston : Beacon Press.
- Moore, Henrietta L.  
1994 *A Passion for Difference: Essays in Anthropology and Gender*. Cambridge: Polity Press.
- Rapp Reiter, Reyna (ed.)  
1975 *Toward an Anthropology of Women*. New York : Monthly Review Press.
- Rosaldo Zimbalist, Michelle et Lamphere, Louise  
1974 *Woman, Culture and Society*. Staford : Stanford University Press.
- Rubin, Gayle  
1984 *Thinking Sex : Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality*. *In* *Pleasure and Danger*. Carole Vance, ed. Pp. 267-293. New York et Londres : Routledge.
- Schreiber, Ronnee  
2008 *Righting Feminism : Conservative Women and American Politics*. New York : Oxford Press.
- Spivak, Gayatri Chakravorty  
1986 *Can the Subaltern Speak*. *In* *Marxism and the Interpretation of Culture*. Cary Nelson ans Larry Grossberg, ed. Pp. 271-313. Chicago : University of Illinois Press.
- Stengers, Isabelle et Pignarre, Philippe  
2010 *Le plus religieux n'est pas celui qu'on croit*. *Le Monde*. 19 février.
- Vandelac, Louise  
1994 *L'engendrement du savoir*. *Cahiers de la recherche sociologique*. 23:5-24.
- Zizek, Slavoj  
1999 *The Ticklish Subject The Absent Center of Political Ontology*. New York et Londres : Verso.

*Kim Turcot DiFruscia*  
*Département d'anthropologie*  
*Université de Montréal*  
*kim.turcot.difruscia@gmail.com*